Lucette Valensi, *Juifs et musulmans en Algérie, VII^e-
XX^e siècle*, Paris, Tallandier, 2016, 255 p., réédition
coll. « Texto », 2018, 288 p.

Pierre-Jean Le Foll-Luciani

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/13974>

DOI : 10.4000/cdlm.13974

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2020

Pagination : 237-240

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Pierre-Jean Le Foll-Luciani, « Lucette Valensi, *Juifs et musulmans en Algérie, VII^e-XX^e siècle*, Paris, Tallandier, 2016, 255 p., réédition coll. « Texto », 2018, 288 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 101 | 2020, mis en ligne le 15 juillet 2021, consulté le 27 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13974> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.13974>

Ce document a été généré automatiquement le 27 novembre 2021.

© Tous droits réservés

Lucette Valensi, *Juifs et musulmans en Algérie, VII^e-XX^e siècle*, Paris, Tallandier, 2016, 255 p., réédition coll. « Texto », 2018, 288 p.

Pierre-Jean Le Foll-Luciani

- 1 Cet ouvrage s'inscrit dans une série de douze livres commandés par le projet Aladin qui, sous l'égide de l'Unesco, se donne pour objectif de contribuer à un « rapprochement » judéo-musulman. L'ambition de ces ouvrages de synthèse est de retracer, par aire géographique, l'histoire des relations entre juifs et musulmans des origines de l'islam à nos jours. Dans leur préface, les directeurs de la collection « Histoire partagée » précisent qu'il s'agit, en insistant sur la diversité et la complexité des relations judéo-musulmanes, de sortir des deux « clichés contradictoires » qui peuvent avoir cours – l'un présentant la vie juive en terre d'islam comme une suite ininterrompue de persécutions, l'autre affirmant l'existence d'une paisible harmonie qui aurait été brutalement rompue par la colonisation européenne et le sionisme.
- 2 Lucette Valensi signe ce volume consacré à l'Algérie, c'est-à-dire à l'espace correspondant approximativement aux frontières de l'État algérien actuel. L'ouvrage est divisé en deux parties de dimension comparable, l'une s'attachant aux périodes de l'islam classique et de la domination ottomane, l'autre traitant de la période coloniale. S'appuyant sur l'historiographie francophone et anglophone, ainsi que sur l'analyse personnelle de sources, l'auteure propose une synthèse pédagogique et vivante dont on peut souligner plusieurs qualités.
- 3 Consacrée aux VII^e-XIX^e siècles, la première partie étudie l'histoire des juifs et des relations judéo-musulmanes dans le Maghreb central sous souveraineté musulmane. Spécialiste de l'islam et des sociétés musulmanes du Maghreb, Lucette Valensi dispose d'une vision d'ensemble qui lui permet d'inscrire les expériences des juifs et leurs interactions avec les musulmans dans la structure sociale générale. Cette perspective

lui permet d'éviter des écueils présents dans certains ouvrages traitant des juifs du monde musulman en général et des juifs du Maghreb en particulier.

- 4 D'une part, ne présupposant pas une spécificité juive, l'auteure tente de comparer systématiquement les expériences des juifs aux expériences des autres composantes de la société dans laquelle ils vivent. À propos de la question des violences, elle souligne ainsi qu'avant le xvi^e siècle, l'insécurité et l'instabilité dues aux rivalités politico-militaires touchent l'ensemble de la société, et qu'il est hasardeux, en dehors des périodes de crises spécifiquement antijuives, de « différencier la condition des juifs du reste de la société ». Et si « les juifs se voient assigner une position qui limite leur accès à certaines activités et à certaines ressources et exige d'eux un comportement qui manifeste publiquement ces restrictions », leur condition de dominés est à replacer dans la structure générale d'une société organisée par des rapports de domination politique, juridique, religieuse, socio-économique, ethno-linguistique et de genre. Ces rapports de domination se mêlent en outre à des stratégies de différenciation entre groupes sociaux, comme le montre l'étude consacrée au « jeu de la distinction par le costume » dans la société urbaine de Tlemcen au xvi^e siècle.
- 5 D'autre part, ses réflexions sur les sources amènent Lucette Valensi à préciser qu'il est bien difficile, non seulement de saisir comment juifs et musulmans « du commun » considèrent l'autre groupe, mais aussi d'appréhender clairement le statut des juifs dans leur diversité. « Pour de longues périodes, nous ne saurons presque rien des communautés situées à distance des ports et des capitales politiques », écrit-elle en préambule, en ajoutant plus loin que la condition des juifs nous est essentiellement connue dans les périodes de crises, car « le cours normal des choses, lui, ne suscite pas de chronique ». Aussi l'auteure ne se risque-t-elle pas à tenir un discours globalisant sur le statut de *dhimmi*, et indique les différences d'application des prescriptions de la *dhimma* dont on a connaissance selon les lieux et les époques. Sujettes à des interprétations contradictoires au sein des élites musulmanes, ces prescriptions sont en effet l'objet de controverses juridico-religieuses lorsque la non-application de telle ou telle disposition (l'impôt spécifique, l'interdiction d'être armé ou de monter à cheval) est contestée par certains juristes et défendue par d'autres.
- 6 « La société composite et cloisonnée de l'Algérie inclut finalement les juifs, mais à une place qu'ils doivent savoir garder », écrit Lucette Valensi à propos de la période ottomane. Cette « inclusion » est soulignée dans le domaine économique, à l'échelle locale – marquée par une interdépendance entre acteurs juifs et musulmans – comme au niveau des élites juives intégrées – de manière plus ou moins précaire – dans les sphères économique et diplomatique du pouvoir ottoman. Mais l'auteure insiste aussi sur l'influence de l'environnement musulman quant à la vie religieuse et culturelle des juifs, et souligne un paradoxe apparent : c'est dans l'espace domestique que les « homologues » entre pratiques musulmanes et juives sont les plus importantes, alors que l'on pourrait penser que cet espace intime serait soustrait – avec la forclusion des femmes – aux influences extérieures.
- 7 La seconde partie de l'ouvrage traite de « l'expérience coloniale, entre cooptation et exclusion », de 1830 à 1962. Poursuivant l'inscription de l'histoire des relations judéo-musulmanes dans celle de la société globale, Lucette Valensi introduit nécessairement deux nouveaux « partenaires » dans l'analyse : l'administration française et la population colonisatrice. La bibliographie qu'elle mobilise témoigne toutefois des importantes lacunes historiographiques qui restent à combler : si les ouvrages sur les

Algériens colonisés et sur les juifs d'Algérie sont désormais nombreux, très rares sont ceux qui interrogent les relations judéo-musulmanes et leur évolution à la période coloniale. S'appuyant sur ces travaux, Lucette Valensi ne peut dès lors qu'« esquisser une histoire comparée, contrastée, décalée, des uns et des autres », sans pouvoir véritablement traiter de leurs relations. Elle n'en propose pas moins un récit stimulant, enrichi de témoignages d'acteurs ordinaires.

- 8 Analysant la consistorialisation du judaïsme algérien et le décret Crémieux, l'auteure tranche avec le vocabulaire d'une partie de l'historiographie en affirmant que l'objectif premier des autorités coloniales est de contrôler les populations, et que « les fonctions des consistoires étaient moins religieuses que sécuritaires ». Ce « processus autoritaire et centralisé, alliant visées des juifs de France et action de l'État colonisateur, privant de leur autorité les responsables traditionnels du judaïsme algérien et subvertissant complètement son organisation », n'est donc pas qualifié par l'auteure d'« émancipation » – terme qu'elle place entre guillemets. On pourra regretter que les travaux de Joshua Schreier n'aient pas été convoqués pour approfondir ce point, et qu'une autre catégorie très contestable – celle de « modernité » – n'ait pas été pareillement mise à distance. Plutôt que d'« entrée dans la modernité » – expression dont les présupposés occidentalo-centrés et téléologiques sont problématiques –, on pourrait en effet plus prudemment parler d'un processus d'intériorisation des normes de la société dominante, processus qu'illustrent d'ailleurs parfaitement les pages consacrées à la scolarisation comme puissant agent de transformation sociale. Revenant sur les conséquences du décret Crémieux, l'auteure souligne à juste titre que l'octroi de la citoyenneté ne saurait expliquer à lui seul les bouleversements des horizons des juifs algériens : ces bouleversements ont pareillement touché une partie des juifs marocains et tunisiens – pourtant tenus à l'écart de la citoyenneté –, mais aussi une minorité de musulmans ayant eu accès à la scolarisation française. Il n'en demeure pas moins que la distance entre juifs et musulmans se creuse du fait des bouleversements introduits par la colonisation, sans pour autant qu'on puisse assimiler les juifs, constamment soumis à l'antisémitisme colonial, à la population colonisatrice.
- 9 Lucette Valensi s'interroge toutefois sur l'existence de « lieux de dialogue » où, en Algérie coloniale, musulmans et juifs auraient partagé « des aspirations, des goûts, des passions » les entraînant dans des pratiques et des actions communes. La persistance et le renouvellement de sociabilités quotidiennes, culturelles et festives judéo-musulmanes sont ainsi rapidement évoqués, de même que des « expériences singulières de fraternisation entre individus ». Sur ce point, on pourra regretter que le chapitre consacré aux émeutes antijuives d'août 1934 reste silencieux sur le mouvement de rapprochement judéo-musulman initié à la suite de ces émeutes par des notables communautaires juifs, des dirigeants de l'association des Oulémas et des militants d'associations et de partis « indigènes » et de gauche. Dans le même sens, le syndicalisme aurait mérité d'être mentionné comme espace de rencontre, et le traitement réservé au Parti communiste algérien, influencé par un discours caricatural qui a encore cours dans l'historiographie, ne permet pas de saisir qu'il fut un espace essentiel de transgression des frontières de la société coloniale pour des milliers d'individus. Surtout, on pourra s'étonner de la brièveté des pages consacrées à la seconde guerre mondiale, période la plus étudiée dans l'histoire des juifs d'Algérie. Dans la perspective d'une « histoire partagée », les solidarités manifestées par des musulmans « du commun », des notables et des militants du mouvement national à l'égard des victimes de la législation antijuive auraient mérité d'être soulignées. Par

ailleurs, écrire que « quand le décret [Crémieux] fut rétabli, les juifs tournèrent la page, et voulurent croire encore aux principes républicains » semble rapide au regard des discriminations que les juifs subirent dans l'armée d'Afrique jusqu'en 1945, de la perplexité quant à ces « principes » manifestée par des notables communautaires en 1942-1943, et de la pénétration du sionisme et du communisme au sein d'une minorité active de jeunes juifs en sortie de guerre. Enfin, dans les pages consacrées à la minorité de juifs anticolonialistes, on pourra s'étonner du choix de faire figurer en tête Henri Alleg (qui ne se considérait pas – et n'était pas considéré – comme un juif d'Algérie) ainsi que des intellectuels juifs de France.

- 10 Quoi qu'il en soit, le chapitre consacré à la guerre d'indépendance, bien que très synthétique, propose des explications convaincantes concernant la « distance » de la majorité des juifs à l'égard du nationalisme algérien et leur exode vers la France. Il témoigne aussi des recherches qui restent à mener sur la situation des juifs dans la guerre et après l'indépendance. Ainsi, peut-on affirmer que « les » juifs d'Oran dans leur ensemble auraient été « attentistes » dans les premières années de la guerre avant de basculer en bloc dans le soutien à l'Algérie française ? L'assassinat du musicien Raymond Leyris eut-il l'impact que lui prêtent la majorité des récits de la période sur l'exode des juifs de Constantine ? Quels furent les rythmes, les modalités et les acteurs de l'émigration vers Israël, qui toucha plusieurs milliers de juifs ? Enfin, combien de juifs restèrent-ils à l'indépendance (4 000, 20 000 ?), qui étaient-ils et comment vécurent-ils la construction de l'État algérien ?
- 11 Ces quelques questionnements et réserves – dont la plupart témoignent de la difficulté d'un exercice de synthèse lorsqu'il s'appuie sur une historiographie lacunaire – n'enlèvent rien à la qualité de cet ouvrage, accessible dans sa forme tout en étant exigeant dans ses analyses.